



**Syria**  
Archéologie, art et histoire

**IV | 2016**  
**Le fleuve rebelle**

---

## Voies romaines et aqueduc de l'Oronte

Jean-Charles Balty

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/4925>

DOI : 10.4000/syria.4925

ISSN : 2076-8435

### Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 229-239

ISBN : 978-2-35159-725-5

ISSN : 0039-7946

### Référence électronique

Jean-Charles Balty, « Voies romaines et aqueduc de l'Oronte », *Syria* [En ligne], IV | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 11 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/4925> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.4925>

---

## VOIES ROMAINES ET AQUEDUC DE L'ORONTE

Jean-Charles BALT

**Résumé** – La présente communication s'intéresse principalement aux voies du moyen Oronte qui mettaient Apamée en relation, d'une part, avec la côte via Raphanée — lieu de stationnement d'une des quatre légions de Syrie —, de l'autre, avec Émèse et, de là, Damas ou Baalbek. Elle revient également sur l'étrange récit qui a conservé jusqu'à nos jours, dans la tradition populaire, le souvenir de deux aqueducs qui auraient cherché à alimenter Apamée. Le tracé du premier, au départ de Salamiye, avait été suivi par K. Chéhadé. Une découverte récente vient de signaler un élément du second, à proximité de Massyaf et du village de Djelmidoun dont le nom est précisément mentionné par ce récit populaire. La datation obtenue par une analyse poussée des sédiments de ce second aqueduc et des paléorestes recueillis dans les différentes couches archéologiques repérées sous et autour de la conduite en fixe la construction dans une fourchette comprise entre 30 et 70 n. è. — ce qui correspond à l'époque de Claude ou de Néron. Or, c'est aux travaux d'adduction d'eau menés par Claude que renvoie aussi une inscription d'Apamée attribuable au *castellum aquae* du premier aqueduc.

**Mots-clés** – Apamée, Massyaf, Djelmidoun, voie, milliaire, aqueduc, aménagement du territoire

**Abstract** – The present paper is mainly devoted to the roads of the Middle Orontes which connected Apamea with, on the one hand, the sea-coast via Raphaneaia —stationing of one of the four legions of Syria— and, on the other hand, with Emesa, and then Damascus or Baalbek. It also harks back to the strange narrative which has conserved, until now, in the popular tradition, the memory of two aqueducts which should have tried to supply Apamea. A survey of the first one had been done, starting from Salamiye, by K. Chehade. A recent discovery has brought to light an element of the second one, near Massyaf and the village of Djelmidoun, the name of which is precisely mentioned in the popular narrative. The date obtained by an analysis of the sediments of this second aqueduct and of the palaeoremaines collected in the archaeological stratas under and around the canal suggests a construction between 30 and 70 AD —which is the period of Claudius and Nero. Now it is also to the water supply of the city by Claudius that relates an inscription of Apamea pertaining to the *castellum aquae* of the first aqueduct.

**Keywords** – Apamea, Massyaf, Djelmidoun roads, milestone, aqueduct, development of the territory

**ملخص** – تهتم هذه المقالة بشكل رئيس بالطرق في حوض العاصي الأوسط والتي ربطت مدينة أفاميا مع الساحل من جهة، عن طريق الرمنية — مكان تمركز أحد فيالق سوريا الأربعة— ومن جهة أخرى مع حمص ومنها مع دمشق وبعليبك. وتعود المقالة بنا إلى حكاية غريبة تحتفظ حتى الوقت الحاضر، في التراث الشعبي، بذكرى قناتين كانتا تسعيان لتزويد أفاميا بالمياه. بالنسبة للقناة الأولى، فقد تتبع مسارها كامل شحادة حتى مدينة سلمية حيث تبدأ. أما القناة الثانية فقد أشير إليها إثر اكتشاف حديث قرب مدينة مصياف وقرية جلمدون، واسمها مذكور بدقة في ذات الحكاية الشعبية. إن التأريخ الذي حصلنا عليه بفضل تحليل تفصيلي لرواسب القناة الثانية وللبقايا العضوية القديمة، التي تم جمعها من طبقات أثرية مختلفة اكتشفت أسفل وحول مجرى القناة، يثبت تاريخ بناء القناة في الفترة المحصورة بين عامي ٣٠ و ٧٠ م—وهي تتطابق مع عصر كلوديوس ونرون. في حين أن النقش المتعلق بصرح خزان المياه الخاص بالقناة الأولى يتحدث عن أعمال جر المياه التي قام بها كلوديوس.

**كلمات محورية** – أفاميا، مصياف، جلمدون، طرق، نصب أميال، قنوات، تخطيط إقليمي

Dans un colloque de géographie historique, ces deux aspects essentiels de l'organisation et de la mise en valeur d'un territoire à l'époque romaine que sont les voies et les aqueducs ne sauraient être négligés. J'ai déjà abordé le premier à l'occasion d'une réunion analogue à celle-ci, tenue à Hama en 2003 mais dont les actes n'ont malheureusement jamais été publiés<sup>1</sup> ; j'y reviens donc en m'attachant plus particulièrement aux routes du moyen Oronte, au sud et immédiatement au nord d'Apamée, dans le Ghab. Je m'étais également penché, il y a plus longtemps encore, sur le problème de l'approvisionnement en eau de la ville d'Apamée<sup>2</sup>. Or, voici que, sur ce point, une découverte récente me permet de le reprendre, en l'élargissant précisément à la vallée ; en 1983, je n'avais pu étudier que l'aqueduc de la steppe — si je puis ainsi le caractériser par rapport à celui que j'aimerais évoquer ici et que j'appellerai donc l'aqueduc de l'Oronte.

Des quatre routes qui rayonnent, sur la *Carte de Peutinger* (IV<sup>e</sup> s.), de la petite vignette à deux tours qui caractérise la ville d'Apamée<sup>3</sup> (**fig. 1**), deux seulement nous intéressent ici : celle qui, via Raphanée — lieu de stationnement de la *legio XII Fulminata* entre 62 et 69, puis de la *III Gallica* jusqu'à sa dissolution sous Élagabal<sup>4</sup> — rejoignait la côte après s'être divisée en deux, une branche atteignant Balanée (l'actuelle Banyas), l'autre *Orthosia* (l'actuelle Tartous) ; et celle qui, par *Larissa* (Shaizar) et *Epiphaneia* (Hama), gagnait Émèse (Homs), puis *Heliopolis* (Baalbek) et Beyrouth.

La première de ces voies, d'Apamée à Raphanée, franchissait l'Oronte (*ad Orontem*) à XII milles d'Apamée, à hauteur de 'Asharne où un fragment de milliaire de Septime Sévère, réemployé dans le pont, a autrefois été copié par le major Deyrolle et aussitôt publié par le R.P. R. Mouterde<sup>5</sup> ; nous ne l'y avons malheureusement pas retrouvé. Le tracé de cette voie nous intéressera dans sa première partie. Il a été reconnu, en 1927, 1931 et 1938 par les RR.PP. Mouterde et Poidebard<sup>6</sup> qui le disent correspondre assez exactement au *rasif* de la piste — et aujourd'hui de la route moderne asphaltée — entre Qal'at el-Moudiq et Massyaf, établie à environ un mètre au-dessus du niveau des champs alentour. Le regretté K. Chéhadé y avait découvert, à hauteur de Tell Dades, soit à quelque 31 km d'Apamée, la partie supérieure d'un milliaire de Vespasien daté de 72 n. è., milliaire que W. Van Rengen a publié en 1972<sup>7</sup> (**fig. 2**). J'en ai retrouvé, quelques années plus tard, la partie inférieure, portant le chiffre du XXI<sup>e</sup> mille, et la base quadrangulaire dans laquelle s'enchâssait la borne (**fig. 3**) ; l'ensemble est remonté, depuis 1980, dans la cour du caravansérail de Qal'at el-Moudiq, le musée d'Apamée<sup>8</sup> (**fig. 4**).

Plus près de la ville, un fût monolithique de 2,08 m de hauteur et 0,64 m de diamètre, qui n'est autre qu'un nouveau milliaire, nous a été amicalement signalé en 1976 par France et Jean Métral qui travaillaient alors sur les problèmes d'irrigation du Ghab. En contrebas de Sqalbiye (vraisemblablement l'antique *Seleucobelos*), au pied du rebord occidental du plateau, il jalonne également, à n'en guère douter, la voie Apamée-Raphanée et doit en marquer le IV<sup>e</sup> mille (la distance n'est plus lisible sur la pierre). L'inscription est ainsi libellée<sup>9</sup> :

D(omino) N(ostro) C(a)ESARI CONSTANTIO / AVGVSTO

La titulature ne fournit malheureusement aucune précision à l'intérieur même du règne de Constance II ; on ne peut donc dater ce milliaire que des années 337-361 qui sont celles de l'ensemble du règne.

D'Apamée à Raphanée, la voie est donc aujourd'hui balisée par trois milliaires, un de Vespasien, un de Septime Sévère et un de Constance II. L'itinéraire nous est également connu par le récit du retour précipité de Titus, en 70, quittant Beyrouth via Arca, Raphanée et Apamée pour rejoindre Antioche qui

1. BALT 2014.

2. BALT 1987.

3. MILLER 1916, col. 821-827, cartes 246 et 259-260 ; MILLER 1962, pl. X et carte en dépliant (segment X.5).

4. REY-COQUAIS 1978, p. 67.

5. MOUTERDE 1932, p. 238-239 ; cf. *IGLS* IV, 1376bis.

6. MOUTERDE & POIDEBARD 1945, p. 29-31 et carte I.

7. VAN RENGEL 1972, p. 107-108 n° 8, pl. XXXII.3-4.

8. BALT 1981a, p. 216 n° 26 et fig. 244.

9. Inscription inédite.



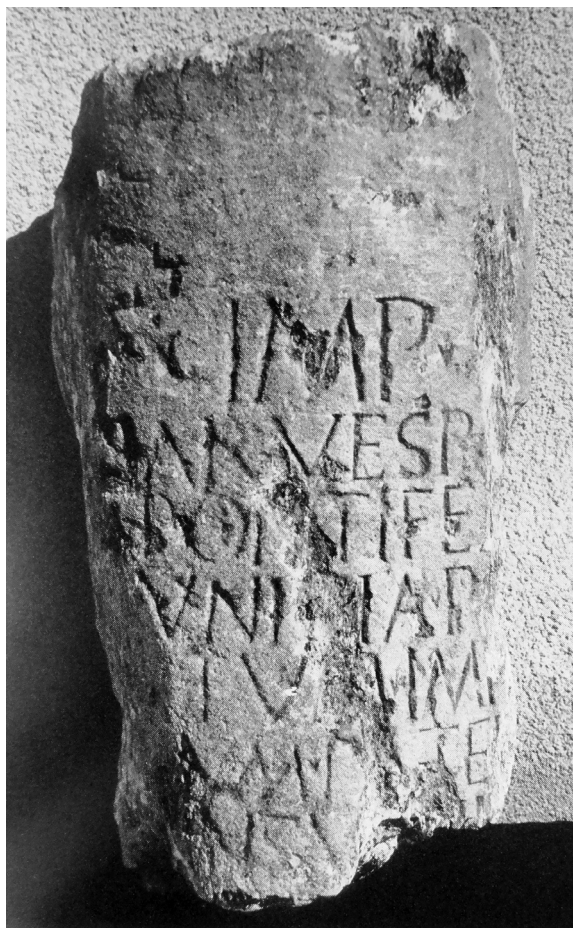


Figure 2. Partie supérieure du milliaire de Tell Dades  
© W. Van Rengen



Figure 3. Partie inférieure et socle quadrangulaire du  
milliaire de Tell Dades © J.-C. Balty



Figure 4. Milliaire de Tell Dades, remonté dans la  
cour du musée d'Apamée © J.-C. Balty





Figure 5. Pont antique sur le *wadi* sud de Qal'at el-Moudiq © J.-C. Balty.

venait de subir un violent incendie <sup>10</sup>. Ce premier axe, qui reliait une des principales villes de la province de Syrie à la côte via le camp de Raphanée, est essentiel, on le voit ; parfaitement attesté par les textes, il l'est aujourd'hui par l'archéologie. Resterait à en préciser le tracé dans le détail, en différents endroits encore mal assuré.

La deuxième voie qui quitte Apamée reliait la ville à Émèse et *Laodicea Scabiosa* (Laodicée du Liban), où elle se divisait en deux branches pour gagner soit *Heliopolis*-Baalbek et Beyrouth, soit Damas. D'Apamée à Émèse, les étapes et les distances notées par la *Carte de Peutinger* sont les suivantes : *XVI Larissa – XIII Epifania – XX Aretusa – XVI Hemesa*. On ne sait pratiquement rien de la route antique, de son tracé dans le détail, de ses milliaires <sup>11</sup>. Je relève uniquement les points suivants. Au départ d'Apamée, la voie devait sortir de la ville par la porte sud. Elle franchissait, au fond du vallon, la petite rivière <sup>12</sup> sur un pont que les travaux du barrage sud d'Apamée ont mis au jour en 1991 et que Nadim Khoury a dégagé avec soin (fig. 5) ; elle remontait ensuite sur le plateau et devait y prendre, en gros, la direction de *Larissa*-Shaizar. W. K. Prentice (1900) a suggéré qu'un fragment de pilier, ou de colonne (« pillar »), dressé au milieu des champs à environ une demi-heure de marche des ruines de Qal'at el-Moudiq (soit *ca* 1,5 km du rempart sud), pourrait être un milliaire de cette route <sup>13</sup> : il restituait, en effet, le texte très fragmentaire qui y était inscrit d'après une borne découverte au sud de Lattaquié, près des bords du Nahr el-Kebir <sup>14</sup>. Nous n'avons revu dans les parages, à l'est du Tell Baqello, W. Van Rengen et moi, qu'une colonne dont nous n'avons pu dégager la base, mais nous n'y avons pas repéré d'inscription. Plus loin, le pont de Madjdal <sup>15</sup>, sur le nahr es-Sarout, au sud de Maharde, pourrait être un nouveau témoin archéologique de la voie (fig. 6) ; c'est ce qu'estimait déjà R. Dussaud <sup>16</sup>. Mais, au-delà, plus rien. On voit donc l'intérêt, sinon l'urgence qu'il y aurait à reprendre également ce problème, sur la

10. Flavius Josèphe, *Bell. Iud.*, VII, 5, 96-99 ; cf. BALT 1977, p. 123 et n. 134 (avec l'intéressante confirmation d'un papyrus d'Achmim).

11. DUSSAUD 1927, p. 182 le notait déjà : « Signalons ici que la route directe entre Apamée et Hama reste à reconnaître ».

12. Nahr aj-Jaafar de la carte d'état-major au 1/50 000 des Forces Françaises du Levant (1<sup>re</sup> éd. 1944).

13. PRENTICE 1908, p. 139-140 n° 127.

14. WADDINGTON 1870, n° 1838 = *CIL*, III, 211 ; inscription non reprise aux *IGLS* — ce que me confirme amicalement P.-L. Gatier, que je tiens à remercier ici.

15. BUTLER 1903, fig. p. 46. On ne manquera pas de le comparer, entre autres exemples, à plusieurs ponts d'Espagne datés du 1<sup>er</sup> s. n. è. : NÜNNERICH-ASMUS 1993, p. 139-143, 275-276, 302-303, fig. 66-68, pl. 42-43 et 77a-b. Sans doute remonte-t-il, dans sa partie inférieure, à cette phase initiale d'organisation du réseau routier dans la province.

16. DUSSAUD 1927, p. 182 n. 4.



Figure 6. Pont antique de Madjdal (d'après BUTLER 1903, fig. p. 46)

base peut-être d'une couverture ancienne de photographies aériennes — car les labours profonds de ces trois ou quatre dernières décennies ont sans doute déjà beaucoup bouleversé le paysage.

Une troisième voie, qui ne figure pas sur la *Carte de Peutinger*, apparaît dans l'*Itinéraire Antonin* (fin du II<sup>e</sup> s.)<sup>17</sup> : remontant la vallée de l'Oronte au nord d'Apamée, elle reliait directement la ville à Antioche, chef-lieu de la province romaine de Syrie, via *Caperturi*, à XX milles d'Apamée, et *Niaccaba*, à XXIV milles de *Caperturi* et XXV milles d'Antioche. Si l'on admet l'identification, proposée par le R.P. P. Castellana, de *Niaccaba* avec l'actuel Kafr 'Aqab<sup>18</sup>, la route, dont on aurait d'ailleurs repéré le tracé en divers endroits entre Mishmasse et El-Amoudiye<sup>19</sup>, au nord de la plaine du Roudj, abandonnait donc la vallée à hauteur de Djisr esh-Shogour. G. Tchalenko, toujours à partir du Roudj, la faisait, en revanche, gagner Funduq puis Dana, où elle rejoignait le grand axe Alep — Antioche par *Imma*<sup>20</sup> (fig. 7) — ce qui serait plus vraisemblable, n'était précisément le témoignage de l'*Itinéraire Antonin*. Mais sans doute convient-il de distinguer ces grandes voies de communication, dont certaines sont des voies de trafic quasiment « international » (si je puis utiliser cette expression) — et notamment celles du *cursus publicus* —, de voies secondaires et parfois proprement régionales. À partir de Djisr esh-Shogour, en tout cas, la vallée de l'Oronte, resserrée entre la chaîne côtière et le Djebel Wastani jusqu'à constituer une véritable gorge à Darkoush, ne pouvait plus être empruntée par une grande voie reliant directement Apamée à Antioche.

Nous ne nous intéresserons ici qu'au tracé proche d'Apamée, pour ne pas quitter le moyen Oronte. J. L. Porter l'avait déjà reconnu entre Qal'at el-Moudiq et Hawash<sup>21</sup>, soit sur une quinzaine de kilomètres ; Waddington également, qui écrivait, vers le même moment d'ailleurs : « il y a là plusieurs bornes milliaires encore en place, dont les inscriptions n'ont jamais été copiées ; j'avais l'intention d'aller les examiner, mais les circonstances m'en ont empêché et je les recommande aux premiers voyageurs qui visiteront cette portion de la Syrie »<sup>22</sup>. Les RR.PP. Mouterde et Poidebard décrivirent à leur tour les principaux vestiges de cette route et rappelèrent qu'Henri Seyrig l'avait parcourue avant eux et leur en avait signalé les milliaires, qu'ils localisèrent plus précisément et photographièrent, sans mentionner cependant la moindre inscription<sup>23</sup>. Nous l'avons nous-même suivie, d'Apamée à Frayke, à l'est de Djisr esh-Shogour, en septembre-octobre 1970 et y avons revu et photographié trois milliaires

17. CUNTZ 1929, p. 25.

18. CASTELLANA 1987.

19. PEÑA, CASTELLANA & FERNÁNDEZ 1999, p. 38-39 et 132.

20. TCHALENKO 1953, p. 88-89, pl. XXXVI-XXXVIII et LXXXIX.

21. PORTER 1858, p. 586.

22. WADDINGTON 1870, p. 613ad n° 2643.

23. MOUTERDE & POIDEBARD 1945, p. 28-29, pl. VI.1-4.

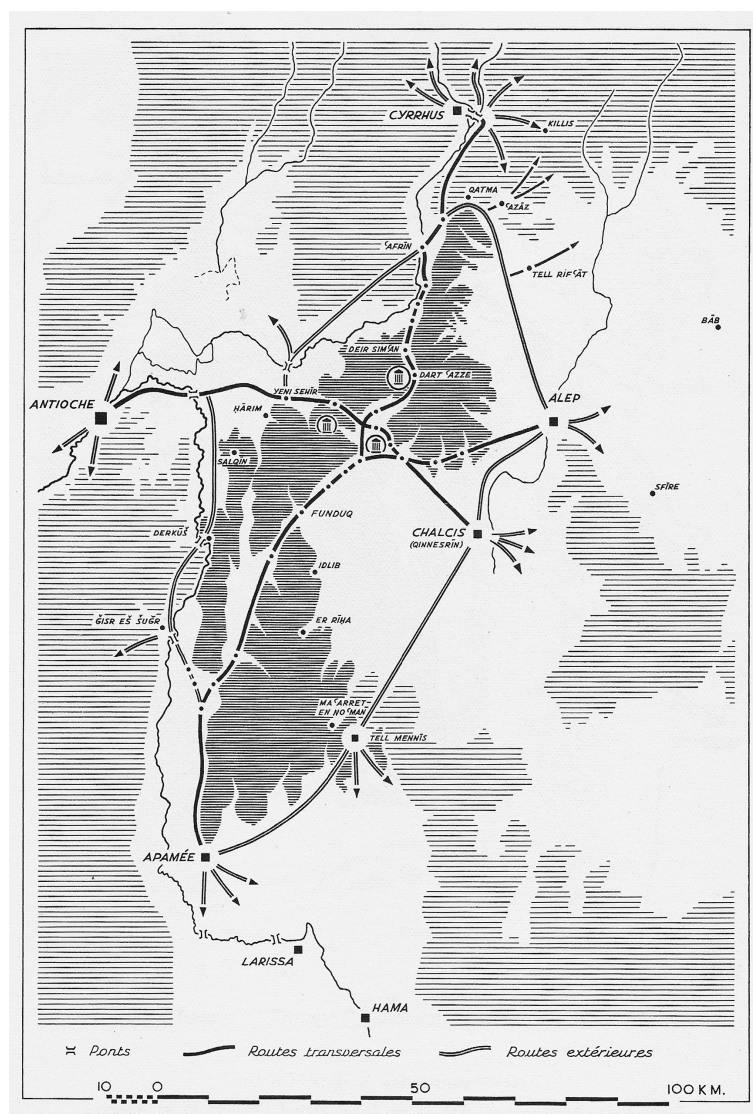


Figure 7. Routes extérieures et routes transversales antiques du Massif Calcaire  
(d'après TCHALENKO 1953, pl. XXXVII)

en place<sup>24</sup>. Le premier, à hauteur de Tell Sheikh Mohammed, à 13-14 km d'Apamée (soit IX milles antiques), avait été photographié lui aussi par G. Tchalenko<sup>25</sup>, qui en reproduit l'image dans ses *Villages antiques de la Syrie du Nord* : ce milliaire est manifestement inscrit (**fig. 8**) ; mais le texte, difficile à lire en dépit d'une gravure profonde, semble bien être moderne et ne remonter qu'à l'époque du Mandat (comme celui qui, sur un rocher, au-dessus d'une niche antique, domine la source de 'Ain Taqa au nord d'Apamée, à quelques kilomètres de là)... Un deuxième milliaire, anépigraphe celui-là, borde le côté ouest de la piste à la sortie du village de Hawash ; un troisième, également anépigraphe et lui aussi sur le côté ouest de la voie, est à environ 1,5 km au sud du village et de la belle source de Qleidin. Aucun milliaire n'a été signalé au-delà<sup>26</sup>.

24. BALT 2014, p. 51 (n. 19-21), fig. 4.

25. TCHALENKO 1953, pl. CLXII.3.

26. Dans la cour du couvent de Qnaye, au nord de Djisr esh-Shogour, un milliaire inscrit, apparemment inédit, a sans doute été ramené là par les RR. PP. franciscains qui ont exploré toute la région ; mais leur inventaire du Djebel Wastani ne le



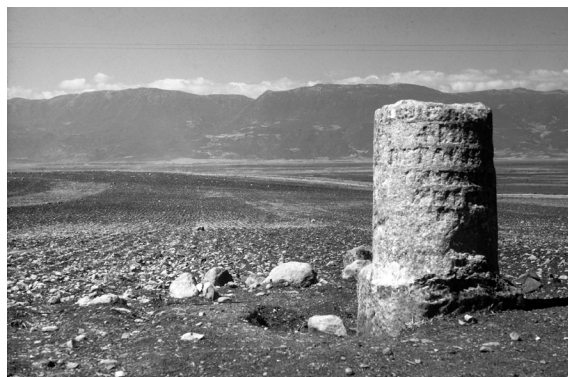


Figure 8. Milliaire de Tell Sheikh Mohammed © J.-C. Balty

Quelques grandes périodes se dégagent de ces trop rares témoignages<sup>27</sup>. Si le plus ancien milliaire de la province romaine de Syrie, mis au jour au sud de Beyrouth, date du règne de Néron — et, plus précisément, de l'année 56, sous la légation de C. Ummidius Quadratus<sup>28</sup> —, « il est certain », estimait il n'y a guère Th. Bauzou, « que les travaux routiers datant des Julio-Claudiens ne se sont pas limités à cette voie côtière »<sup>29</sup> ; ce n'est cependant qu'une simple présomption<sup>30</sup>. Notre documentation s'accroît, en revanche, sous les Flaviens avec, pour les voies qui nous intéressent ici, la découverte du milliaire de Tell Dades ; et l'œuvre de cette dynastie se continua sous Trajan, comme le montrent plusieurs milliaires des environs de Palmyre<sup>31</sup>. Au-delà de cette période, on ne s'étonnera pas qu'un des milliaires retrouvés dans la vallée de l'Oronte date de Septime Sévère, qui commanda la *legio IV Scythica* en Syrie avant de parvenir à la pourpre impériale et dont les liens avec Émèse sont trop connus pour qu'il vaille d'y insister ici. L'usurpation de Pescennius Niger (193-196), qu'il dompta énergiquement, avait nécessité une vigoureuse reprise en mains, dont le réseau routier garde la trace dans toute la province. Qu'un des derniers milliaires connus date, enfin, de Constance II ne surprendra pas davantage. On sait l'importance des travaux routiers entrepris par la Tétrarchie dans le désert (*strata Diocletiana*)<sup>32</sup> et celle de la grande opération cadastrale du même moment, tant en Syrie du Nord (dans le Djebel Sem'an et près de Djisr esh-Shogour) que sur le territoire d'Émèse, dans la région de Damas ou dans le Golan<sup>33</sup>. Au sud-ouest de Homs, sur la voie Émèse – *Heliopolis*/Baalbek, à hauteur de Tell Nebi Mend, les milliaires de 'Ardjoun et d'El-Houz aux noms de Dioclétien, Maximien, Constance Chlore et Galère, datent de la première Tétrarchie (293-305)<sup>34</sup>. Sur la côte, à hauteur de Tell Soukas et à Djeblé, deux milliaires réinscrits attestent une réfection de la route côtière sous Constantin (333-335)<sup>35</sup>. Le milliaire de Squalbiye, daté de

mentionne pas et je n'ai trouvé aucune référence à ce milliaire.

27. Pour une corrélation — dont on n'exagérera cependant pas la portée — entre ces différentes campagnes de construction de routes et les campagnes militaires de certains empereurs en Orient, cf. BUTCHER 2003, p. 129. L'organisation civile d'un territoire et le bon fonctionnement du *cursus publicus* ont eux aussi leur importance.

28. THOMSEN 1917, p. 18 n° 9a.2.

29. BAUZOU 1989, p. 207.

30. SARTRE 2001, p. 486 reconnaît, à son tour, que « la mise en place d'un réseau routier par Rome au I<sup>er</sup> s. reste pour l'instant largement conjecturale ».

31. SCHLUMBERGER 1939, p. 549-551 n° 2 ; *AEP*. 1940, n° 210 ; BOUNNI 1960, p. 159-164.

32. DUNAND 1931 ; MOUTERDE 1931 ; BAUZOU 1989, p. 211-213, fig. 19-20 ; BAUZOU 1993 ; BAUZOU 2000 ; BUTCHER 2003, p. 416-420, fig. 191.

33. En dernier lieu, MILLAR 1993, p. 144-146 et 535-544.

34. *IGLS* V, 2675-2676.

35. RIIS 1965, p. 75 et fig. 15 face à la p. 80 ; LUND 2004, p. 53-54, fig. 71-72 (Tell Soukas) ; GATIER 2008, p. 151-153 n° 1, fig. 1-2 ; GATIER 2009 (Djeblé).

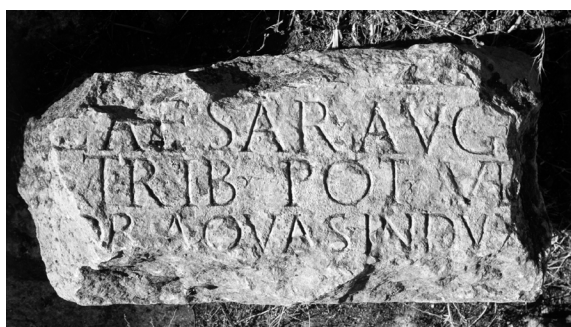


Figure 9. Apamée : inscription de l'aqueduc de Claude © J.-C. Balty

TI·CLAVDIVS·DRVSI·F·CAESAR·AVG·  
GERMANICVS·PONT·MAX·TRIB·POT·VII·  
COS·III·IMP·XIV·P·P·CENSOR·AQVAS·INDVXIT

Figure 10. Restitution de l'inscription de l'aqueduc © J.-C. Balty.

Constance II qui résida de longues années à Antioche comme *Caesar* de son père et refonda, outre cette dernière ville, Antarados et Laodicée sous le nom de *Constantia* <sup>36</sup>, s'inscrit donc, lui aussi, dans l'activité de toute une période, et non d'un seul règne. L'aménagement d'un réseau routier, ou sa réfection, ne se fait pas en un jour...

Avec ce faisceau de voies rayonnant d'Apamée, le moyen Oronte était en relation tant avec la capitale Antioche qu'avec les grands centres de la côte et ceux de l'intérieur (*carte 1*). La présence, à Raphanée, d'une des quatre légions de la province, n'était sans doute pas étrangère à la relative densité du réseau routier à cet endroit ; l'importance d'Apamée, depuis sa fondation à l'époque hellénistique, non plus. Toute la région, très fertile et assez densément peuplée, y trouvait assurément un moyen de commercer avec le reste de la province, souvent plus aride, sinon carrément steppique, voire désertique.

Si l'Apamée hellénistique a essentiellement vécu sur une multitude de puits <sup>37</sup>, que l'on rencontre toujours en liaison avec les niveaux anciens de la ville, l'Apamée romaine, comme toute grande métropole de l'époque, ne pouvait se contenter de cet approvisionnement en eau ponctuel et limité. Thermes <sup>38</sup> et nymphées <sup>39</sup>, à côté d'un accroissement des besoins domestiques d'une ville dont la population avait explosé, nécessitaient la construction d'un ou plusieurs aqueducs. Le plus ancien témoignage que l'on en ait est celui d'une inscription retrouvée sur la Grande Colonnade, non loin de la Porte Nord et d'un petit monument qui n'est autre qu'un petit château d'eau (*caput aquae*), inscription qui précise que l'empereur Claude (**fig. 9-10**), « revêtu de la puissance tribunicienne pour la 7<sup>e</sup> fois, [consul pour la 4<sup>e</sup> fois, *imperator* pour la 15<sup>e</sup> fois, père de la patrie, cens]eur » — c'est-à-dire entre la fin avril 47 et le mois d'octobre 48 n. è. — construisit l'aqueduc (*aquas indux[it]*, littéralement « conduisit les eaux » dans la ville — c'est le terme technique utilisé dans toutes les inscriptions de ce type — <sup>40</sup>. Apamée venait alors de subir un violent tremblement de terre. S'agissait-il d'une simple reconstruction ? La chose n'est pas impossible. Après un nouveau séisme, en décembre 115, un riche citoyen de la ville, L. Julius Agrippa, fit rétablir « un bon nombre de milles (ἱκανὰ μείλια) » de l'aqueduc ; il avait également fondé des thermes dans le quartier nord de la ville <sup>41</sup>. Hadrien, à son tour, et sans doute au même moment, semble avoir également participé à cette restauration de l'aqueduc <sup>42</sup> (on sait l'importance considérable de ce séisme qui frappa très durement Antioche alors qu'il y était gouverneur de la province et y séjournait avec Trajan). Mais

36. En dernier lieu, sur ces refondations, ALIQUOT 2010a.

37. BALT 1987, p. 13-16, fig. 2.

38. BALT 1981a, p. 53, fig. 47-50 ; VIVIERS & VOKAER 2007, p. 131-134, pl. III ; VIVIERS & VOKAER 2008, p. 122-128, pl. V-VI.

39. BALT 1981a, p. 76, fig. 76 et 184 ; BALT 2000, p. 477-478, fig. 12-15.

40. BALT 2000, p. 473-475, fig. 10-11.

41. REY-COQUAIS 1973, p. 39-65 (l. 10-11 pour le passage cité, p. 44 et 45 pour le commentaire et la traduction), pl. I.1-2 ; BALT 1981a, p. 205-206 n° 20, fig. 230 ; REY-COQUAIS 2009, p. 30-33 n° 3.

42. Inscription très fragmentaire, inédite, mise au jour dans l'angle nord-ouest du château d'eau.

de quel aqueduc s'agit-il à Apamée ? De celui qui entrait dans l'angle nord-est de l'enceinte (fig. 11), entre la deuxième et la troisième tour de son flanc nord, et dont on peut aisément suivre le tracé *intra muros* sur près d'un kilomètre, à quelque 100 m à l'est de la Grande Colonnade <sup>43</sup> (fig. 12). Il alimentait, entre autres, le nymphée établi au revers de la porte nord, les thermes voisins, les thermes de L. Julius Agrippa plus au sud et, selon toute vraisemblance, un troisième établissement du même ordre sis en plein centre de la ville, à hauteur du marché et de l'entrée nord de l'agora. J'ai proposé de reconnaître dans cet aqueduc celui qui, d'après un intéressant article de K. Chéhadé <sup>44</sup>, prenait son origine non loin de Salamiye, à 75 km à vol d'oiseau d'Apamée, mais qui y conduisait l'eau au terme d'un parcours d'environ 150 km dicté par le souci de garder une pente relativement constante ou, à tout le moins, d'éviter de trop fortes dénivellations. K. Chéhadé l'avait suivi de bout en bout et en a donné une description topographique très précise qui m'a permis de reporter ce tracé sur une carte, sur la base des feuilles Salamiye, Hama Est, Khan Sheikhoun et Ghab-Sud de la carte d'état-major des Forces Françaises du Levant dressée au 1/50 000 et publiée en 1944-1945 par l'IGN <sup>45</sup>. Je n'y reviens pas, puisque le tracé de cet aqueduc concerne le plateau et la steppe.

Mais K. Chéhadé rapportait, dans son article, une étrange légende locale <sup>46</sup>, légende orale dont plusieurs de nos ouvriers apaméens avaient également connaissance et qui assure qu'à côté de cet aqueduc connu sous le nom de *qanat al-asiq*, « canal de l'amoureux » (nom qu'il porte aujourd'hui encore dans le contournement du Djebel Qassoun, au nord-est de Hama), une deuxième conduite avait été mise en chantier au départ de sources voisines de Massyaf <sup>47</sup>. Le détail de l'histoire n'est pas sans intérêt pour notre propos ; je ne fais ici qu'en résumer les éléments essentiels. Le roi d'Apamée avait une fille très belle, recherchée par plusieurs prétendants ; au nombre de ceux-ci, le prince de Salamiye et celui de Djelmidoun, village proche de Massyaf. La

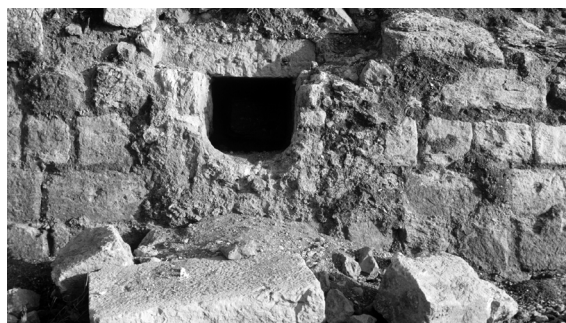


Figure 11. Entrée de la conduite dans le rempart nord d'Apamée © J.-C. Balty



Figure 12. Apamée, traces de l'aqueduc (piles de moellons et arcs de briques effondrés) *intra muros* © J.-C. Balty.

43. BALTU 1987, p. 19, fig. 4.

44. CHÉHADÉ 1957.

45. BALTU 1987, p. 16-18, fig. 3.

46. CHÉHADÉ 1957, p. 155-156.

47. SBEINATI *et al.* 2010, p. 249 ont également connaissance de cette « interesting anecdotal story from the local tradition ».



jeune fille aimait le second, mais ne pouvait refuser le premier. Pour mettre un terme à ses hésitations, elle fit savoir que celui des deux qui, le premier, apporterait à Apamée l'eau de sa ville serait choisi. Les deux hommes acceptèrent et commencèrent immédiatement les travaux. En dépit de la distance et bien que la jeune fille eût envoyé un message au prince de Djelmidoun pour lui demander de se hâter, ce fut son concurrent qui l'emporta. La princesse refusa pourtant d'admettre sa réussite et fut changée en pierre.

Légende étiologique donc, visant à rendre compte de l'existence d'un captage relativement lointain pour l'approvisionnement en eau d'Apamée — celui des environs de Salamiye, dont elle avait conservé le souvenir et le nom — et, peut-être, d'une source plus proche, aux alentours de Massyaf, mais dont l'adduction avait requis des travaux plus compliqués. Dans ma communication de 1983, je n'avais pas retenu la possibilité que ce second aqueduc ait vraiment existé, arguant un peu vite des difficultés qu'aurait entraînées le franchissement de l'Oronte, encore qu'il ne fût pas irréalisable. C'est là qu'une découverte tout à fait inattendue vient me corriger et m'inflige un sérieux démenti.

À hauteur de Massyaf, en effet, un aqueduc antique enjambe le *wadi al-Harif* — un de ces cours d'eau qui vont se perdre dans le Ghab — sur un pont relativement bien conservé, dont on ne peut que s'étonner qu'il ait été si longtemps méconnu<sup>48</sup>. La conduite elle-même, par endroits basculée et déplacée par les séismes de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge, a été repérée sur une cinquantaine de mètres de longueur (fig. 13-14) par une équipe de géologues et géophysiciens de l'Institut de physique du globe (Strasbourg) et du Département de géologie de l'Université de Damas travaillant sur la paléosismologie du

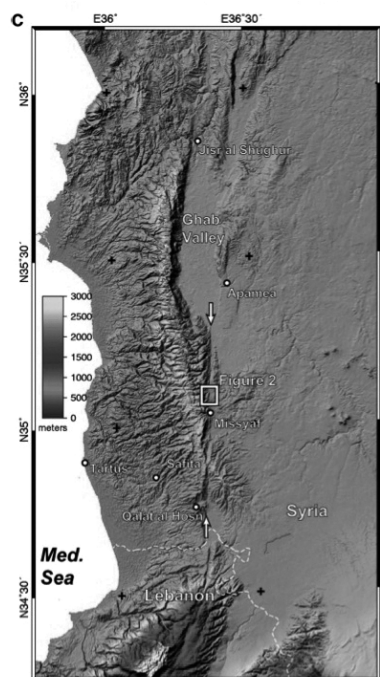


Figure 13a. Localisation de la « faille de Massyaf » (d'après MEGHRAOUI 2003, p. 38-39, fig. 1-2)

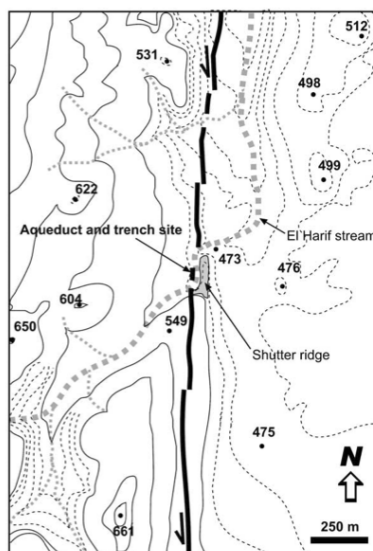


Figure 13b. Localisation de la section d'aqueduc détaillée fig. 14 (d'après MEGHRAOUI 2003, p. 38-39, fig. 1-2)

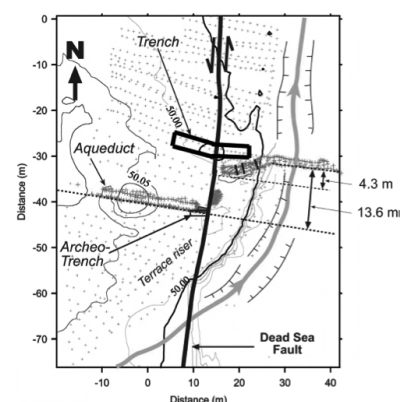


Figure 14. Plan de la section d'aqueduc traversant le *wadi al-Harif* (d'après MEGHRAOUI 2003, p. 40, fig. 3 A)

48. TRIFONOV *et al.* 1991 l'ont apparemment signalé (*cf.* SBEINATI *et al.* 2010, p. 7), sans en préciser toutefois la localisation. C'est donc bien à l'équipe de M. Meghraoui que l'on doit de l'avoir véritablement fait connaître.



Figure 15. *Wadi* sud de Qal'at el-Moudiq, nahr ej-Jaafar © J.-C. Balty



Figure 16. Localisation du village de Djelmidoun, au nord de Massyaf (d'après DUSSAUD 1927, carte VIII face à la p. 232)

segment de Massyaf, dans cette partie septentrionale de la faille de la mer Morte (« Dead Sea Fault »)<sup>49</sup>. Cette conduite présente, en gros, une direction ouest - est : elle récupérerait donc les eaux d'une des nombreuses sources qui jaillissent au pied du *djebel* et l'amenait vers une des grandes villes de la région. S'agissait-il de Hama, toute proche, ou d'Apamée ? En l'absence d'un survey systématique qu'il y aurait bien lieu de mener désormais, il est impossible de décider. Mais la légende recueillie par K. Chéhadé, qui rappelle le souvenir de deux captages, tendrait à privilégier cette deuxième solution. Parti d'une altitude de plus de 600 m au captage et voisine encore de 473 m au franchissement du *wadi*<sup>50</sup>, l'aqueduc devait enjamber l'Oronte entre 'Asharneh et Shaizar pour garder une pente raisonnable, et gagner de là Squalbiye (*Seleucobelos*), puis Apamée (altitude moyenne : 250/260 m) par le plateau. Le profond *wadi* (*nahr ej-Jaafar* : **fig. 15**) qui sépare la ville du paysage environnant (la dénivellation atteint près de 70 m) pouvait être franchi soit par un siphon, soit par un pont-aqueduc dont rien malheureusement ne subsiste aujourd'hui ; la largeur de la vallée (quelque 500 m à la porte sud) n'était pas excessive. On notera, enfin, que la section d'aqueduc franchissant le *wadi al-Harif* à peu de distance du pied même de la montagne — et donc relativement proche de la source — n'est éloignée que de trois ou quatre kilomètres du village de Djelmidoun<sup>51</sup> (**fig. 16**). On ne saurait imaginer coïncidence plus étonnante : c'est le nom de ce village qui a servi à désigner le second aqueduc d'Apamée dans la légende populaire.

Le sondage stratigraphique opéré par l'équipe largement pluridisciplinaire qui s'est penchée sur la faille de Massyaf fournit, par ailleurs, d'importants éléments de datation résultant de l'analyse des sédiments de l'aqueduc, mais aussi de tous les paléorestes recueillis dans les différentes couches rencontrées sous la conduite et autour d'elle. La date obtenue se situerait dans une fourchette comprise entre 30 et 70 n. è.<sup>52</sup>, ce qui nous renvoie à l'époque de Claude ou de Néron. Là aussi, la coïncidence est troublante avec ce que l'on sait du premier aqueduc. Les deux tracés auraient-ils été menés de front après le séisme de 46/47 ? On ne peut pas l'exclure et la légende y trouverait assurément quelque fondement.

49. MEGHRAOUI *et al.* 2003. Je dois à l'amitié de Manar Hamad d'avoir eu connaissance de cet article et tiens à l'en remercier très vivement encore. Ma plus sincère gratitude va également à Mustapha Meghraoui (EOST, UMR 7516, Strasbourg), qui a bien voulu me fournir diverses précisions, m'a fait connaître les travaux ultérieurs de M. R. Sbeinati et m'a très généreusement autorisé à reproduire ici trois des documents issus de leurs recherches. N. Khoury m'avait parlé, lors d'une de nos dernières missions à Apamée, de cette découverte dont il avait eu connaissance, lui aussi ; mais nous n'avions pu nous rendre ensemble sur les lieux pendant ces missions. Pour une étude détaillée des carottages effectués sur les dépôts carbonatés (tuf) de la conduite et des prélèvements de ciment de la construction, comme des réparations qu'elle connut après deux séismes majeurs avant d'être définitivement abandonnée (séisme de Hama, 29 juin 1170), cf. SBEINATI *et al.* 2010, p. 7-21, fig. 5-14.

50. MEGHRAOUI *et al.* 2003, p. 39 fig. 2.

51. Pour la localisation de Djelmidoun, cf. DUSSAUD 1927, carte VIII face à la p. 232.

52. MEGHRAOUI *et al.* 2003, p. 45-46.

Mais ici, comme pour le réseau routier, c'est sans doute davantage en termes de période qu'en termes de règne qu'il convient d'envisager les choses, la construction d'aqueducs étant une œuvre d'aussi longue haleine que l'établissement d'un réseau routier.

L'un et l'autre témoignent, en tout cas, à suffisance de l'ampleur des travaux entrepris par Rome pour la mise en valeur de la province. On n'en regrettera que davantage la pauvreté du matériel épigraphique qui eût permis de suivre de plus près les étapes de cet aménagement du territoire ; le premier siècle de vie de la province romaine, de Pompée à Claude, nous échappe, à cet égard, presque entièrement.